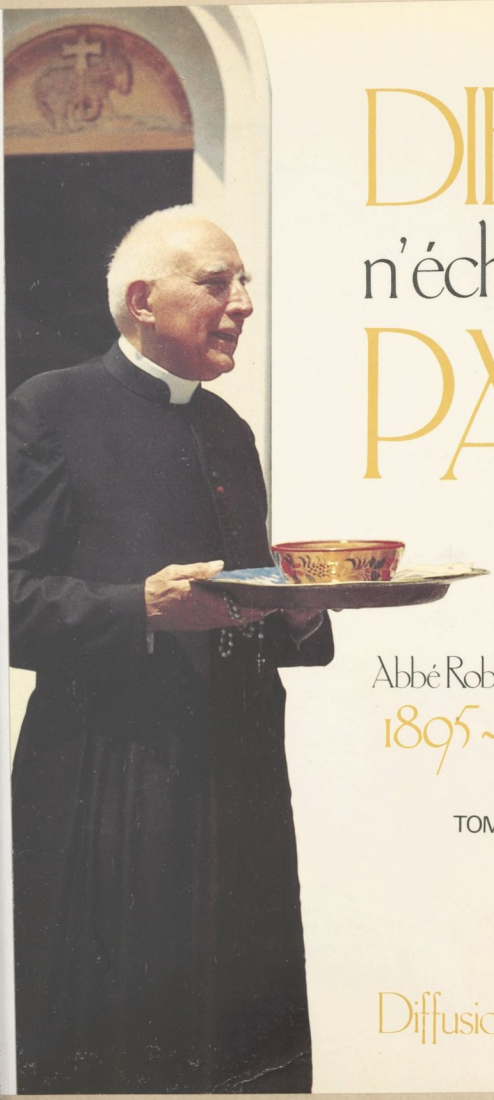


DIEU n'échoue PAS

Abbé Robert Prévost

1895 ~ 1980

TOME 3

Diffusion Téqui

DIEU N'ÉCHOUE PAS
3

80 Ln.27
94260
(3)

Association Dieu n'échoue pas
Domaine de la Bergerie
74410 SAINT-JORIOZ

ISBN : 2 85 244-599 X (édition complète)
ISBN : 2 85 244-562-X (vol. III)

20/9

ROBERT PRÉVOST

DIEU N'ÉCHOUE PAS

3

DIFFUSION TÉQUI
82 RUE BONAPARTE
75006 PARIS

486

DL-25-01-1984-01301

Première partie

Le témoin espère

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Chapitre I

« RMG »
ROME - MOSCOU - GENÈVE

Dès que mon évêque m'eut exprimé, à Lille, sa propre conclusion de cette lettre de monseigneur Montini du 26 novembre — « la reprise de mes relations avec les non-catholiques est souhaitée par Rome » — une figure, une personnalité s'était aussitôt imposée à mon esprit : celle du premier pasteur de l'Église réformée de France, Marc Boëgner.

Sur le champ, je me souvins de son attitude et de sa réflexion spontanée quand, peu de jours après notre importante réunion œcuménique du 1er mars 1945, qui nous avait remplis tous de tant d'espérance, j'avais dû aller lui annoncer l'arrêt de la croisade Ad Lucem.

A ma surprise et à ma joie, il n'avait pas été déçu de la décision de notre cardinal. Il m'avait simplement déclaré, avec une confiance inébranlée et un léger sourire de satisfaction : « Vous pourrez vous occuper davantage de nous. »

A Lille même, je n'avais pu m'empêcher de rapprocher cette parole de la conclusion qu'avait tirée le nonce apostolique, monseigneur Roncalli, quand j'étais venu lui apporter à lui-même le résultat négatif de cette douloureuse audience du 9 mars au cardinal Liénart : « Il faut aller à Rome. »

C'était d'ailleurs au pasteur Boëgner et sur la suggestion spontanée du futur Jean XXIII à l'adresse du cardinal président de l'épisco-

pat français que j'avais dû recourir pour obtenir trois places sur un avion militaire à destination de Rome, puisque nous étions encore en pleine guerre. (Cf. Vol. 3, premières pages du chapitre IV).

Allais-je donc relancer la croisade Ad Lucem ? Une croisade vraiment œcuménique, pour rassembler au plus tôt, à cette heure critique de l'histoire, tous les chrétiens de tous les peuples sur l'essentiel de la foi évangélique et apostolique : sur la vraie nature du royaume de Dieu instauré par le Christ, et qui n'est pas ce monde présent, même christianisé – comme il le fut partiellement dans les temps de « chrétienté » – mais qui est le propre royaume du Christ mort et ressuscité, qui est l'Église elle-même.

Qui était plus indiqué que le pasteur Boëgner pour m'introduire chez les protestants, pour me conseiller ?

J'allai donc le revoir. Une fois de plus, en toute franchise, je lui racontai tout ce qui nous était arrivé depuis notre déception à Rome et notre rupture avec Unitas, en ajoutant toute la disponibilité dans laquelle je me retrouvais désormais.

Plus je lui parlais, plus il s'épanouissait et, visiblement, se réjouissait. A la fin, il me déclara :

« Dieu travaille pour vous. Ou plutôt, n'est-ce pas, Dieu nous travaille ensemble. De notre côté, depuis que nous nous sommes revus en octobre, à votre premier retour de Rome, nous avons fait du chemin. Nous nous sommes concertés, et nous aussi avons compris que nous étions aujourd'hui à un tournant historique. Nous nous trouvons à pied d'œuvre. Vous nous arrivez, vous nous revenez à point... Au fond, dans la foi, je pense que nous vous attendions. »

Ses derniers mots me frappèrent beaucoup. Oui, une porte s'ouvrait.

Il me parla longuement de leurs réunions de Genève entre représentants qualifiés des différents courants d'églises d'origine protestante. Eux-mêmes avaient éprouvé le besoin d'organiser un mouvement d'ensemble, d'unité spirituelle, pour servir en commun le « monde nouveau » qui sortait de cette seconde guerre mondiale, et ne retrouverait une paix stable que si tous les peuples prenaient conscience de leur solidarité universelle.

Ils avaient donc constitué un conseil général des représentants des principales églises protestantes et de l'orthodoxie, et lui avaient donné le nom de *Conseil œcuménique des Églises, en formation.* Son centre, le siège de son administration et de rayonnement était Genève.

Lui-même en était l'un des présidents. Pourquoi, m'ajouta-t-il, ne viendrais-je pas leur parler ? Ils allaient tenir une nouvelle réunion constitutive en février 1946. Il m'y invitait.

N'était-ce pas une indication providentielle ?

Toutefois, j'éprouvais une gêne. Il m'avait précisé que la langue employée dans leurs réunions était l'anglais. Lui le parlait couramment. Pour moi, je le lisais ; mais je n'en avais pas l'usage. Quelqu'un auprès de moi, très près de moi, l'avait, et parlait, disait-on, *the King's english*. C'était ma plus jeune assistante, celle dont Dieu s'était servi pour me délivrer de l'équivoque pernicieuse dans laquelle m'avait fait tomber et tenu Lucifer, jusqu'en 1942 (Cf. vol.3, ch. II). Elle avait passé toute sa jeunesse à Londres et fréquenté la haute société.

N'était-ce pas une autre indication providentielle ?

Il fallait que je lui en parle, que je consulte d'abord notre père abbé de Versailles. S'il l'approuvait, si Dieu voulait que désormais nous travaillions ensemble pour l'Église universelle, et pour « l'Église d'abord », j'irais le soumettre au cardinal Liénart. C'est lui qui prendra la décision.

Nous passâmes en prière, à Versailles, cette finale de l'Avent 1945, tout le temps de Noël, et le premier temps de l'Épiphanie 1946.

Ma nouvelle audience chez le cardinal eut lieu le jour de la conversion de saint Paul, le 25 janvier. C'était le jour idéal, le jour « liturgique » pour tout soumettre à mon évêque : celui qui me faisait reprendre par obéissance une vie active, purement apostolique. Ma « conversion » n'était-elle pas une petite « conversion de saint Paul », une conversion à la vraie nature du Nouveau Testament ? Et cette audience présentait d'autant plus d'intérêt et d'importance que le Saint-Père, Pie XII, venait de convoquer à Rome, pour février, un consistoire de cardinaux. N'avions-nous pas à préparer un rapport pour monseigneur Montini, que le cardinal pourrait lui remettre en mains propres, et recevoir ses conseils ?

Pendant ces semaines de recueillement, sous la conduite vigilante, et de plus en plus intéressée, de « notre » père abbé de l'abbaye cistercienne, nous préparâmes ce rapport, que j'irai soumettre au cardinal Liénart avant son départ pour Rome.

Ce 25 janvier 1946 fut une journée de lumière et de nouvelle espérance. Le cardinal, qui avait beaucoup prié et réfléchi de son côté, me dit-il, était plus à l'aise pour accepter de suivre et me conseiller dans toute ma nouvelle activité.

Il reconnaissait que l'expérience de mes premières vingt années de ministère sacerdotal semblait bien me désigner pour inaugurer une action œcuménique sur la base de ma propre évolution. Il me détachait donc pour cet apostolat nouveau, et il inscrivit sur mon celebret :

In missione apud non catholicos deputatus.

(Détaché en mission auprès des non-catholiques).

Mais il était bien entendu que j'agissais officiellement seul, ne cherchant pas à constituer une nouvelle famille spirituelle dans l'Église, et n'agissant dans d'autres diocèses qu'après le consentement et sous la surveillance des évêques respectifs. Sous sa dictée, j'inscrivis les principaux éléments de ce rapport qu'il présenterait à monseigneur Montini.

Il fut catégorique :

« On ne jugera cette action apostolique que d'après la doctrine commune de l'Église et d'après les réactions et résultats que produira cette action même. »

Il approuva pleinement le second point que j'avais déjà rédigé à Versailles, et que j'avais intitulé : *Précisions sur la mission particulière de ce prêtre.* Je le recopie textuellement.

« 1. Remise en lumière de certaines vérités dont son expérience de l'Action catholique, de l'action missionnaire et maintenant de l'action unioniste lui a fait éprouver davantage l'importance et l'opportunité.

Ces vérités sont :

a. le caractère de *Rédemption* de l'œuvre du Christ et de l'Église : seule réponse à l'erreur et à tous les maux introduits dans le monde par le péché.

b. le caractère *positif et universel* de cette Rédemption, dont la fin est l'union de tous les hommes dans la vie divine.

c. le caractère *spirituel* qu'il faut donner aux aspirations des chrétiens à la plénitude d'application de l'Incarnation rédemptrice, et la primauté qu'ils doivent donner aux moyens proprement spirituels pour travailler à cette plénitude.

2. Discerner et déjouer les manœuvres de l'Esprit mauvais qui semblent se multiplier de nos jours et risquent d'égarer bien des apôtres, même les mieux intentionnés.

Ces déviations, dont ce prêtre eut à se dégager lui-même au cours de ses vingt premières années d'apostolat sont de deux sortes : d'ordre politique et d'ordre mystique, et se présentent presque toujours avec un mélange des deux.

3. Remplir un rôle de liaison et d'unité tant auprès des catholiques, qu'auprès des « orthodoxes » et des protestants, dans un esprit purement d'Église, c'est-à-dire dans un esprit dégagé de toute considération d'ordre politique et de toute œuvre ou spiritualité particulière.

Une telle mission semble devoir produire tous ses fruits au moment où le front de défense de la démocratie chrétienne s'effondrerait devant un déferlement mondial du matérialisme marxiste. »

Le troisième point du rapport était intitulé : *Proposition pour la poursuite de son action apostolique.*

J'en reproduis l'essentiel :

... « 1. *Nature* de cette action : elle s'exercerait sans un mandat de la hiérarchie. Ce mandat, en effet, ne pourrait venir ni du Saint-Siège, ni de ma juridiction épiscopale.

... Il ne ferait rien à l'insu, et encore moins à l'encontre de la hiérarchie ; il se tiendrait en liaison constante avec elle, mais il ne l'engagerait pas. Toutefois, s'il publiait quelque chose, il ne le ferait qu'avec l'Imprimatur.

2. *Résidence.* Il résiderait à Paris, 18, rue Cassette, VI^e^, dès qu'Ad Lucem aura libéré le centre qu'elle y occupe actuellement, et qu'elle désire transférer ailleurs.

Il y installerait une chapelle (qu'Ad Lucem lui laisse) afin de centrer toute son action, et, en particulier, ses rencontres avec nos « frères séparés » sur la sainte Eucharistie, sacrement de l'unité.

3. *Subsistance.* La Providence a permis à M. l'abbé Robert Prévost de recueillir dernièrement la somme suffisante pour assurer la continuation de son action pendant plusieurs années.

Les faits auront permis d'ici là de juger mieux l'orientation et le rayonnement de cette activité, et, s'il y a lieu, l'Église pourrait alors se prononcer d'une façon plus nette.

Pour le moment, M. l'abbé Robert Prévost n'aurait besoin que d'une permission et d'une autorisation :

– la *permission* de poursuivre son action, dans les conditions qui viennent d'être mises au point ;

– *l'autorisation* d'avoir à son centre un oratoire avec le très saint sacrement. »

Après en avoir ainsi soumis tout le texte au cardinal Liénart, je le datai du 7 février 1946. Et c'est ce texte que le cardinal remit à Rome au substitut de la secrétairerie d'État de Pie XII, à l'occasion du Consistoire.

Mais, à Paris même, du côté du pasteur Boëgner, les événements allaient vite.

Quelques jours avant mon départ pour Lille, j'avais demandé à ma première assistante de reprendre contact avec lui. Il l'avait reçue dès le lendemain. Après l'avoir beaucoup interrogée sur les impressions qu'elle rapportait elle-même de Rome, et redit la confiance totale qu'il me faisait, il lui avait proposé de venir à Genève dès février à l'occasion d'une prochaine réunion de leur Conseil œcuménique des Églises en formation. Son intention était de parler d'abord, à titre personnel, à différents représentants d'Églises qui lui paraissaient devoir s'intéresser à la position nouvelle de ce prêtre catholique, engagé déjà dans les relations avec les non-catholiques. Il leur raconterait en particulier ce que j'avais tenté par la Croisade Ad Lucem ; et il leur suggérerait que dans une réunion privée elle-même vienne lire aux douze membres de leur conseil d'administration, un « message » de ce prêtre, dans lequel j'aurais exposé les bases d'une action commune que nous pourrions peut-être entreprendre.

Ce serait, lui dit-il, un premier pas ; et, si l'écho suscité par ce message était favorable, on pourrait envisager que je me rende moi-même à Genève.

N'était-ce pas l'Esprit-Saint qui m'ouvrait une porte ? Quand mon assistante me rapporta cet entretien et cette proposition, je ne pus m'empêcher de le penser. Mais je ne pouvais et ne voulais rien faire sans la décision du cardinal.

Je lui en parlerai donc le 25 janvier. Peut-être aurait-il ainsi quelque chose de concret à communiquer à monseigneur Montini, en même temps qu'il lui remettrait mon rapport. Sous la protection de saint Paul, le grand converti à la vraie nature du royaume de Dieu, je lui en soumis donc le projet aussitôt que nous eûmes mis au point le rapport.

A cette proposition, mon évêque se tut d'abord un long moment. Et j'attendis sa réponse – la réponse de l'obéissance – dans un total abandon, en appelant intérieurement au secours la Petite Thérèse. Sur un ton très calme, qui était à la fois de confiance et de fermeté, j'entendis :

« Eh bien, oui, qu'elle aille à Genève... et qu'elle lise votre message !... Mais n'oubliez jamais, Robert, que c'est vous, le prêtre, qui êtes le chef de cette mission. »

Depuis lors, ces paroles résonnent sans cesse au tréfonds de mon âme.

Mais, ce 25 janvier 1946, cette sentence me parut soudain si lourde, si riche, dans la bouche de celui qui, mon aumônier militaire pendant la Grande Guerre, avait confirmé ma vocation sacerdotale à mes 20 ans et m'avait initié aux Épîtres de saint Paul dans les tranchées (Cf. vol 1 : *Un témoin se lève*, chap. IV) qu'à peine sorti de cette longue audience, après avoir été remercier la Mère de l'Église, à la cathédrale Notre-Dame de la Treille, j'allai à la grand-poste de Lille pour envoyer à ma définitive assistante apostolique, le télégramme suivant : « cardinal d'accord je vous envoie Genève comme votre chef lettre suit foi joie. »

Et ce télégramme, je l'ai gardé dans mon dossier comme l'une des pièces majeures de notre activité commune, qui allait se prolonger pendant plus de trente ans !...

Le message, nous l'avons rédigé et confié ensemble, avec notre père abbé des cisterciens, à Notre-Dame de Lourdes ; et je le signai le 11 février.

Le jeudi 21 février, il était lu à Genève, dans une réunion privée, devant 12 personnalités du comité provisoire du conseil œcuménique des Églises.

En voici le texte intégral.

Message d'un prêtre catholique
à ses frères orthodoxes et protestants
réunis à Genève à l'occasion
du Conseil œcuménique des Églises.

Dans un monde de plus en plus divisé, et où règne de plus en plus la confusion, vous vous proposez de faire l'unité : la seule unité encore possible, l'unité spirituelle, l'unité de Jésus-Christ. Vous savez bien que vous ne pourrez jamais réaliser cette unité sans l'Église catholique. Permettez à un prêtre de cette Église, qu'une expérience de vingt années d'apostolat en pleine action et le désir formel de ses supérieurs hiérarchiques, répondant à une conduite manifeste de l'Esprit-Saint, place actuellement en face du même problème, de vous dire, simplement et librement, comment il en voit la solution, et de vous demander, fraternellement, votre concours dans une entreprise qu'il ne peut

ni ne veut mener sans vous. Il prend seul la responsabilité de ce message, comme, en accord avec la hiérarchie, il garde seul la responsabilité de cette action.

1. Nous ne ferons pas cette unité sur le plan de la civilisation chrétienne.

Car ce plan est un plan politique : c'est le plan temporel ; ce n'est pas le plan spirituel. Autrefois, la chrétienté réalisa l'unité sur ce plan ; elle défendit même cette unité par les armes. Ce fut le temps des croisades. Ce temps ne doit plus revenir.

D'ailleurs, il n'y a plus de chrétienté. On ne peut plus parler aujourd'hui des « frontières de la chrétienté ». Il n'y a plus de place sur terre que pour une chrétienté spirituelle, une chrétienté des âmes, d'âmes vivant dans des corps, certes, et dans le temps, et, par le fait même, agissant et réagissant sur les gens et les choses de ce monde, mais ne formant pas une puissance temporelle à côté ou en face d'autres puissances temporelles.

L'unité pour la défense de la civilisation chrétienne équivaudrait à la constitution d'un bloc temporel en face d'un autre bloc temporel. Une telle unité ne ferait qu'accentuer la division entre les hommes. Elle ferait porter à l'Église, ou, si vous voulez, pour parler votre langage, aux Églises, la responsabilité de cette troisième guerre mondiale dont le spectre plane déjà sur notre planète en désagrégation. La poursuite d'une telle unité ne ferait que le jeu de l'Ennemi, de celui-là qui est le seul ennemi de Dieu et du genre humain. *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem...* nos ennemis ne sont pas de chair et de sang, nous adjure saint Paul, ce sont les puissances spirituelles » (Ep 6,12). C'est contre elles uniquement que doit se former le front d'unité de la résistance chrétienne.

2. Nous ne ferons cette unité que sur le plan de la vie divine et de la Cité céleste.

Tel est le vrai plan du royaume des Cieux : de ce royaume que le Christ a conquis, par son sacrifice rédempteur, sur le royaume de l'enfer. L'unité spirituelle, l'unité de Jésus-Christ, est une unité divine, qui s'adresse bien aux hommes, mais qui les fait entrer et les rassemble tous, *ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione*, dans la vie divine : dans l'unité de la vie trinitaire de Dieu. *Ut omnes unum sint.* Oui, qu'ils soient un, mais « comme Toi, Père, tu es en moi, et comme moi je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous. » (Jn 17,21). Le

Fils de Dieu apporte aux hommes la grâce et, par cette grâce, sa gloire même : *claritatem quam dedisti mihi dedi eis*, afin qu'ils soient un comme *nous* nous sommes un : *ut sint unum, sicut et nos unum sumus (id. 22)*.

La Cité de Dieu, qu'est l'Église, est la cité céleste, où le Christ nous a introduits par sa résurrection et où se situe notre vie de chrétiens dès ici-bas : nostra conversatio in coelis est. (Ph 3,22).

C'est uniquement sur le plan de cette vie divine et de cette cité céleste que, dans l'état actuel du monde, pourra encore se réaliser l'unité universelle des hommes. Une certaine unité sur le plan temporel, sur le plan politique, réapparaîtra-t-elle un jour ? C'est le secret de Dieu, et c'est aussi le secret de la volonté libre des hommes. Mais, ce qui est sûr, c'est que cette unité ne se réalisera jamais si d'abord n'a pas été réalisée entre eux la véritable unité spirituelle, l'unité divine et céleste. Vouloir réaliser d'abord l'unité universelle sur le plan temporel serait une utopie, et, je ne crains pas de l'affirmer, une illusion de l'Ennemi.

3. Nous ne parviendrons à cette unité que par une conversion des chrétiens.

De fait, en général, quand les chrétiens pensent au royaume de Dieu, au règne du Christ, quand ils en parlent, quand ils se réunissent et s'organisent pour le faire advenir, il ne le comprennent pas dans le sens divin et céleste. Ils l'envisagent et l'attendent plutôt comme le triomphe de leur « cause », d'une cause temporelle. Ils en sont venus peu à peu à le solidariser et à le confondre avec un certain ordre social et politique dont le moins qu'on puisse dire est qu'il se trouve solidaire lui-même d'intérêts terrestres qui n'ont rien de commun avec le royaume des cieux.

Le plus grand nombre des chrétiens – pour ne pas dire tous – ont besoin, sur ce point, de réformer leur état d'esprit. Une « conversion », un véritable retournement de leur mentalité est nécessaire. Combien d'entre eux assimilent le règne plénier et universel du Christ à un ordre social chrétien qui serait étendu aux dimensions du monde ? Combien parlent de la plénitude de l'Église dans un sens purement terrestre, alors que cette plénitude de l'Église ne sera vraiment atteinte qu'au grand jour du Christ – est-il éloigné encore de nous ? Est-il proche ? peu importe – où tous les hommes justes, de tous les peuples et de tous les siècles, tous « justifiés », entreront glorieux, avec leur corps « transfiguré », dans ce royaume définitif que le Christ vainqueur remettra au Père et qui n'aura pas de fin ?

Il s'agit donc, si on veut tendre à l'unité sur le vrai plan spirituel, de rectifier d'abord cette conception, de purifier, et par le fait même, d'intensifier l'espérance des chrétiens.

Vous, mes frères orthodoxes et protestants, et nous, catholiques, nous avons tous un examen de conscience à faire sur ce point. Ne commençons pas par penser que le voisin en a plus besoin que nous. Si vous voulez que je vous dise le fond de mon âme, je crois même que ce sont nos frères orthodoxes qui auront le moins à faire dans cette voie d'un redressement céleste, dans cette reprise de conscience de notre vie de « ressuscités dans le Christ ».

Mais n'anticipons pas. Ce que je viens seulement vous demander aujourd'hui, c'est de me dire si vous êtes d'accord sur ces trois points de base. Le reste, me semble-t-il, suivra nécessairement pourvu que nous soyons les uns et les autres loyaux et fidèles. A ceux d'entre vous qui partageraient ces trois convictions, je propose que nous entrions en relations : dans la prière d'abord, par correspondance aussi, et même, autant que la chose sera possible, par contact personnel. En commun, nous verrons comment travailler ensemble à cette conversion générale des chrétiens et à cette marche vers l'unité universelle des hommes sur le plan et dans la perspective de la cité céleste. Il nous faudra surtout nous aider à vivre le plus possible la vie divine et céleste, cette vie de notre Dieu qui nous a faits tous ensemble ses enfants, qui nous a sauvés du péché tous ensemble, et dont la miséricorde sait magnifiquement tirer le bien de tout mal. Puisse cette infinie miséricorde de Notre Père des cieux faire éclater bientôt, pour sa gloire et pour la paix des hommes, le plus grand bien qu'il veut tirer – la foi nous permet de l'affirmer – de ce grand mal qu'est notre division !

Mes frères, je vous fais porter ce message, grâce à la bienveillante confiance du pasteur Boëgner, par Mlle Billecocq, qui est ma principale collaboratrice dans la poursuite de mon travail apostolique. Je souhaite qu'au cours d'une seconde réunion elle puisse avec vous recueillir les premiers échos de ce message et les propositions qu'il vous aura suggérées.

Abbé Robert Prévost
18, rue Cassette,
Paris, VI^e^
11 février 1946

Et voici la liste des 12 personnalités chrétiennes internationales devant lesquelles a été lu et distribué ce message, en anglais, russe et français.

Pasteur Marc Boëgner, Président du Conseil national de l'Église réformée de France, président de la Fédération protestante de France, président du Comité administratif du conseil œcuménique.

Évêque Ingre Brilioth, de l'Église luthérienne de Suède. Membre dirigeant du mouvement œcuménique et délégué aux conférences œcuméniques depuis 1927.

The Most Ref the Lord Archbishop of Canterbury, Dr Geoffrey Fisher, Église anglicane, président du Conseil des Églises britanniques. Ancien headmaster de Repton.

Dr S. Mcrea Cavert, Église presbytérienne des États-Unis, secrétaire général du Conseil fédéral des Églises du Christ en Amérique.

The Most Rev. the Bishop of Chichester, Dr George Bell, Église anglicane. Président du Comité pour les Affaires étrangères de l'Église anglicane. Ancien président du Conseil œcuménique pour le christianisme pratique.

Dr Erling Eidem, archevêque d'Upsall, Église de Suède, luthérienne. Président de la Convention luthérienne mondiale.

Évêque de Copenhague Fuglsang-Damgaard, Église du Danemark, luthérienne.

Mgr Germanos, archevêque de Thyatire, Exarque du patriarche œcuménique de Constantinople en Europe occidentale.

Dr Alphonse Koechlin, président du Conseil de la fédération des Églises protestantes de Suisse.

Dr W.A. Visser't Hooft, Secrétaire général du Comité provisoire du Conseil œcuménique des Églises. Président de la Fédération universelle des associations chrétiennes d'étudiants.

Rév. Oliver Tomkins, anglican, Secrétaire général adjoint du Comité provisoire du Conseil œcuménique des Églises.

Dr H.S. Leiper, Secrétaire général adjoint du Comité provisoire du Conseil œcuménique des Églises. Secrétaire pour les Affaires étrangères du Conseil fédéral des Églises du Christ en Amérique.

Celui qui fut le plus touché, le plus heureux de ce message, c'est le pasteur Boëgner lui-même. Il devint aussitôt le point d'attraction et de rayonnement qui me représentait à côté de mon assistante. Dès le 24 février, il voulut m'écrire et me faire part directement des premières impressions de ses collègues. Voici le texte de la lettre

autographe qu'il m'adressa en tant que président du conseil administratif de ce Comité provisoire (constitué par la Conférence universelle sur *Foi et Constitution*, et le Conseil œcuménique du « Christianisme pratique »).

Genève, 24 février 1946

Cher Monsieur l'abbé,

Les « officers » du Conseil œcuménique, groupés autour de moi, qui ont accueilli Mademoiselle Billecocq et écouté la lecture de votre message m'ont prié de vous exprimer l'émotion qu'ils ont éprouvée en constatant à quel point ils se sentaient en communion spirituelle avec vous.

Ils ont chargé le révérend Oliver Tomkins, de l'Église d'Angleterre, secrétaire-général adjoint du Conseil œcuménique de s'entretenir avec vous lors de son prochain passage à Paris. Le révérend Tomkins vous fera connaître notre pensée, et j'aurai ensuite le plaisir de m'entretenir avec vous.

Veuillez accepter, cher monsieur l'abbé, l'expression de mes sentiments de vive sympathie et de cordial dévouement.

Marc Boëgner

Le cardinal Liénart n'était pas encore rentré de Rome. Et c'est de lui que j'allais recevoir, à l'audience qu'il m'accorda le 9 mars, le plus précieux réconfort et encouragement.

Il avait donc vu monseigneur Montini et lui avait remis le rapport sur le relancement de mon action apostolique et œcuménique que nous avions mis au point en pleine communion. Il me rapportait la réponse du substitut de la secrétairerie d'État de Pie XII. Elle était triple :

1. C'était d'abord une directive formelle d'agir.
2. C'était aussi une confirmation de la confiance qu'il me faisait.
3. Et c'était surtout le désir que je demeure en liaison constante avec Rome.

Ce 9 mars, j'apportai à mon évêque-cardinal le texte du message qui avait été lu à Genève le 21 février.

A ma surprise et à ma joie, deux jours après, je recevais à Paris une lettre — autographe aussi — du cardinal que je reproduis.

Évêché de Lille

le 9 mars 1946

Monsieur l'abbé,

J'ai lu le texte du message que vous avez adressé au Conseil de Genève le 21 février. J'en approuve pleinement le sens et je me réjouis profondément de l'écho qu'il a rencontré auprès de nos frères séparés.

De tout cœur, je fais des vœux et je prie pour qu'une collaboration sincère et efficace s'établisse sur le plan proposé et qu'ainsi advienne bientôt l'heure de la véritable unité spirituelle que Jésus veut, et que nos cœurs désirent ardemment.

Je vous assure de mes sentiments dévoués et je demande à Dieu de bénir votre effort.

Achille cardinal Liénart
Évêque de Lille.

P.S. Je regrette de n'avoir pas conservé le texte de votre message, que je vous ai rendu. Je serais heureux que vous m'en rendiez une copie.

Par ailleurs Genève m'attendait. Mais il me fallait d'abord l'accord de l'évêque de « Lausanne, Genève et Fribourg ». Il désira me voir. Je me rendis à Fribourg. Un peu intrigué au début, il fut vite apaisé, et, en peu de temps, nous devînmes des amis. Il m'accorda toute latitude pour l'ensemble de son diocèse, et devint avide de savoir ce qui allait se passer.

Sans tarder, j'arrivai donc à Genève, où Mademoiselle Billecocq séjournait encore, s'étant liée de grande amitié spirituelle avec un pasteur britannique anglican et sa femme, le révérend Paul Guinness, attaché à la centrale de l'Y.M.C.A. (Alliance universelle des Associations chrétiennes de jeunes gens) qui possédait des sièges et points de rayonnement dans presque tous les pays du monde.

C'est avec lui d'abord que je communiai le plus profondément. Âme très généreuse, très liée à son évêque, le docteur Bell, the Most Rev. Bishop of Chichester, qui partageait son enthousiasme pour les perspectives qu'ouvrait le message, il envisageait déjà de se détacher de l'YMCA pour se joindre définitivement à nous et préparer au plus tôt une tournée dans toute l'Angleterre. Je lui répondis que je demanderai d'abord au cardinal Liénart d'écrire au cardinal Griffin, l'archevêque de Westminster, pour qu'il me présente lui-même et sollicite son accord pour ce séjour. Mais pendant les trois semaines que je passai en mars à Genève, notre intimité, je dois dire notre fraternité, ne fit que s'approfondir. Et l'état-major de l'YMCA était déjà d'accord pour le libérer.

La Providence voulut que, parallèlement, nous puissions tous les trois partager notre aspiration à un travail en commun pour une purification de l'Église sur son plan essentiel de foi apostolique avec un jeune orthodoxe, épris lui-même d'unité, et que le texte du message avait immédiatement conquis. Il s'appelait Nicolas Poltorazky, et était rattaché au point de vue ecclésial au patriarche Alexis, de Moscou.

Nos entretiens à quatre nous persuadèrent bientôt que ce mouvement pour une « conversion » de tous les chrétiens de ce temps à l'essentiel de l'Évangile, qui était un retour en commun à l'unité des tout premiers chrétiens, ne pourrait se développer qu'avec la participation plus effective de nos frères chrétiens orthodoxes.

Mais eux-mêmes se trouvaient divisés et tendaient à se diviser de plus en plus. Les uns préféraient se rattacher au patriarche de Constantinople ; d'autres, comme notre Nicolas, parce que russes, entendaient rester liés à Moscou. Si notre perspective d'unité chrétienne voulait tenir compte de l'évolution actuelle du monde après cette deuxième guerre mondiale et préparer l'avenir, n'avait-elle pas à se tourner vers Moscou plutôt que vers Constantinople ?

En y réfléchissant ensemble, nous en fûmes vite convaincus. Et, un jour où nous nous étions sentis en communion plus profonde, plus totale, celle qui était venue lire mon message aux « officers » du Conseil œcuménique des Églises en formation, s'écria :

« R.M.G. ! Ce mouvement pour l'union des chrétiens sur le seul plan des premiers apôtres et des premiers chrétiens doit s'appeler Rome-Moscou-Genève, R.M.G. »

Nos âmes, qui n'en faisaient qu'une, éprouvèrent une telle joie, une telle paix, elles s'ouvrirent sur le champ à une telle espérance que l'appellation nous sembla s'imposer. A partir de ce moment, c'est R.M.G. qui devint le sujet de tous nos entretiens. Spontanément, dans une prière et une aspiration commune, nous y avions consacré nos vies. Et dès lors, dans tous nos contacts, à tous nos interlocuteurs, nous ne parlerions plus que de « R.M.G. ».

L'expression fit fortune, du moins auprès de tous ceux qui attendaient quelque chose de positif après le message du 21 février. Pour dire la vérité, elle commença d'en effrayer quelques-uns. Ne disions-nous pas déjà que nous irions ensemble à Rome et à Moscou ? En particulier, le secrétaire général du « conseil œcuménique en formation », le hollandais Visser't-Hooft, se montra réservé.

Et pourtant, des protestants hollandais qui travaillaient dans les bureaux de Genève m'assuraient que je serais bien reçu en Hollande, et que déjà, on m'y attendait.

Là aussi, il fallait commencer par prévenir la hiérarchie catholique et obtenir son autorisation. Je l'écrivis, de Genève, au cardinal Liénart qui me répondit aussitôt qu'il écrivait à son éminence le cardinal de Jong, archevêque d'Utrecht.

De Genève, je me rendis directement en Hollande et fus reçu par le cardinal de Jong, qui, après m'avoir entendu, m'accorda toute sa confiance. S'était-il déjà informé auprès d'autorités protestantes, ou voulait-il m'adjoindre un observateur de son diocèse ? En tout cas, à ma surprise mais à ma plus grande joie, il désigna un prêtre de son diocèse avec qui il souhaitait que je collabore dans tous mes contacts avec les protestants. Ce prêtre, me dit-il, est un ancien protestant, et qui s'était converti d'abord à l'anglicanisme avant de devenir catholique. Il s'appelait l'abbé Van de Pol.

Dès notre première conversation, il me déclara combien lui-même était heureux de cette décision de son cardinal et se montra très désireux d'en savoir le plus possible. Je lui communiquai le message, (il lisait et parlait couramment le français) qui l'enthousiasma. Il le traduisit aussitôt en néerlandais, le fit taper, et en remit la première copie au cardinal de Jong. Plus nous nous parlions, plus il voulait en savoir ; et plus il voulait m'aider dans cette entreprise d'un « sain et salutaire œcuménisme », comme il l'avait appelé.

A quelques kilomètres du Grand Séminaire d'Utrecht, fonctionnait un institut protestant, intitulé *Kerk en Werld* (Église et Monde). C'est là qu'il me proposa de nous rendre d'abord.

Le directeur de cet Institut, le docteur Boërwinkel — qui, lui aussi, comprenait le français — fut à la fois frappé et conquis par l'importance et l'opportunité d'une initiative comme celle que je leur exposai par R.M.G. Spontanément, il se mit à ma disposition et m'offrit son institut pour qu'il devienne en Hollande le « Centre de rayonnement de ce mouvement d'unité universelle des chrétiens. »

« Nous sommes, me dit-il, un institut de formation pour laïcs apôtres. C'est par des laïcs que vous-même avez commencé votre apostolat et que vous en êtes venu à la nécessité, à l'urgence, après cette guerre et d'autres qui nous menacent, de déclencher sans tarder dans le monde entier un mouvement sur le plan propre de l'Église, qui n'est pas le plan temporel. Je suis tout à fait de votre avis, et je pense aussi qu'il faut faire vite. Aussi, je vous invite à venir passer ici

quelques jours pendant les vacances d'été prochain. Et, avec l'abbé Van de Pol, nous nous chargerons de faire les plus larges invitations : à ceux-là surtout qui sont plus susceptibles de coopérer activement à l'extension du mouvement. »

Je ne pouvais pas refuser, d'autant que je voyais l'abbé Van de Pol applaudir à sa proposition.

Le docteur Boërwinkel sortit son agenda et me proposa une date : du 25 au 31 août. En se tournant vers l'abbé Van de Pol, il demanda si cette date conviendrait, et où il vaudrait mieux que je sois reçu pendant mon séjour. Sans hésiter l'abbé répondit :

« Nous nous en chargerons. »

Les jours suivants, en liaison constante avec le directeur de *Kerk en Werld* et l'abbé Van de Pol, je pris contact avec les principales personnalités catholiques, vieux-catholiques, anglicanes et protestantes d'Utrecht. Tous furent d'accord pour ce que nous appelâmes cette « Retraite spirituelle interconfessionnelle ».

Tel fut mon premier séjour en Hollande. Nous touchions à la fin avril. Ce séjour avait dépassé tout ce que j'aurais pu imaginer en y arrivant.

Mais j'étais déjà tourné vers l'Angleterre.

A Genève, Paul Guinness et mon assistante, avec le révérend Tomkins, qui n'avait pas pu m'atteindre à Paris, avaient déjà organisé un séjour prolongé en Angleterre. Ils m'avaient écrit à Utrecht qu'il valait mieux ne pas tarder à rencontrer chez eux les dirigeants catholiques et anglicans, d'autant qu'à cette époque séjournerait à Londres monseigneur Germanos, l'exarque en Occident du Patriarche de Constantinople.

Je n'avais donc pu qu'écrire aussitôt au cardinal Liénart le priant de bien vouloir écrire lui-même au cardinal Griffin, de Westminster, pour me présenter, lui annoncer mon arrivée et l'assurer que ma première visite serait pour lui.

Paternellement, et de plus en plus intéressé par le développement rapide que prenaient mes contacts, le cardinal écrivit au cardinal Griffin dès le 13 avril, et me faisait parvenir une copie de sa lettre, écrite de sa main.

Je la reproduis ici pour deux motifs : d'abord, parce qu'elle explicite clairement les dispositions de mon évêque après le contact récent qu'il avait eu avec monseigneur Montini, et aussi — hélas ! — parce que c'est en Angleterre, auprès de la hiérarchie catholique, que je devais rencontrer la première opposition.

EVÊCHÉ de LILLE

Le 13 avril 1946

A son Éminence révérendissime
Monseigneur le cardinal Griffin
Archevêque de Westminster
LONDRES

Éminence révérendissime,

Je viens recommander à votre bienveillance pastorale le séjour que monsieur l'abbé Prévost, prêtre de mon diocèse, doit faire prochainement en Angleterre, en vue de travailler au rapprochement de tous les disciples du Christ et à leur rassemblement dans son unique Église.

Ce prêtre, que je connais depuis plus de vingt cinq ans, était jusqu'à l'année dernière directeur général d'un mouvement de laïcat missionnaire, Ad Lucem, qu'il avait fondé en 1932, alors qu'il était aumônier de l'université catholique de Lille. Au cours de cette guerre, son travail pour l'approfondissement doctrinal et l'extension d'Ad Lucem l'amena à des contacts intéressants avec nos frères chrétiens séparés, orthodoxes et protestants. Devant les résultats de son action, et en considération de l'importance d'un tel apostolat en ce moment, j'ai jugé nécessaire de détacher monsieur Prévost de la direction d'Ad Lucem et de le libérer de tout autre ministère pour qu'il puisse se consacrer entièrement à cette croisade toute spirituelle pour laquelle la Providence semble l'avoir préparé.

Selon une ligne d'action qui fut arrêtée entre monseigneur Montini et moi-même, lors de mon dernier voyage à Rome, et d'entente avec le Conseil œcuménique des Églises, à Genève, monsieur Prévost voudrait prendre contact sur place, dans les différents pays, avec les représentants les plus influents, et surtout les plus sincèrement « spirituels » des confessions chrétiennes non catholiques. Il voudrait, en particulier, voir de près ce qui s'est fait pour le rapprochement ou même la collaboration entre catholiques, orthodoxes et protestants : les résultats qui ont pu être obtenus, les difficultés devant lesquelles on se trouve. Il vient de passer quinze jours en Suisse, en accord avec son excellence monseigneur Charrière, évêque de Lausanne Genève et Fribourg, et il doit se rendre pour Pâques en Hollande, en accord avec son éminence le cardinal de Jong. Son intention est de passer directement de Hollande en Angleterre, où il compte arriver fin avril. Il pense séjourner le mois de mai en Angleterre.

L'archevêque Fisher, de Canterbury, et l'évêque Bell, de Chichester, qui ont déjà été touché par un message de M. Prévost, lors de la dernière réunion du Conseil œcuménique à Genève, en février, ont désiré avoir des conversations intimes avec lui. Ils lui ont écrit l'un et l'autre dans ce sens. Monseigneur G. Bell demande à M. Prévost s'il peut parler de son message à quelques personnalités catholiques, en particulier à son excellence monseigneur Bathew qui est, je crois, votre auxiliaire. Si vous le jugez bon,

éminence, monseigneur Bathew pourrait donc entrer maintenant en relations à ce sujet avec monseigneur Bell. De son côté, M. Prévost va vous écrire et vous envoyer pour vous-même le texte de son message, qui forme comme la base de son action. Dès son arrivée à Londres, il se fera un devoir de se présenter à vous et de vous soumettre ses projets.

Dans son travail apostolique, M. l'abbé Prévost est aidé par Mlle Élisabeth Billecocq, fille de l'ancien ministre plénipotentiaire de France à Londres, de 1922 à 1940, et qui, avec son père, dirigea le secrétariat général d'Ad Lucem jusqu'au moment où je détachai M. Prévost pour sa mission spéciale. C'est Mlle Billecocq qui se rendit à Genève, en février dernier, pour lire aux douze principaux « officers » du Conseil œcuménique le message de M. l'abbé Prévost. Elle se rendra directement de Paris à Londres, et logera sans doute chez des amis de sa famille. M. Prévost a l'intention de descendre à Notre-Dame de France, où il est déjà connu.

Je puis vous assurer, éminence, que vous trouverez, tant chez M. l'abbé Prévost que chez Mlle Billecocq des apôtres sincères de l'Église, qui ne veulent que la servir dans la vérité et l'obéissance à la sainte hiérarchie.

En me permettant de les confier l'un et l'autre à votre sollicitude paternelle, éminence, et en demandant au Ciel que leur séjour se déroule le plus conformément aux desseins de la Providence sur eux et sur nous tous ensemble, je vous prie de daigner agréer, éminence, l'hommage de mon très profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de votre éminence

le très humble et très obéissant serviteur,

Achille cardinal Liénart.

Cette lettre me fit beaucoup de bien et me donna beaucoup de courage, surtout parce qu'elle manifestait la confiance totale que m'y faisait, que « nous » y faisait, le père de ma vocation sacerdotale, pendant la première guerre mondiale, devenu mon évêque après la seconde.

Cependant, la présentation qu'il y faisait, au début de sa lettre, de mon nouvel engagement dans l'œcuménisme m'avait gêné. Il y montre mon apostolat dans R.M.G. comme une suite normale, un développement de mon apostolat commencé dans Ad Lucem ; alors que je commençais d'éprouver l'écho profond, je puis dire l'enthousiasme, rencontré à Genève, et maintenant à Utrecht, par la *rupture* que Dieu m'avait fait la grâce d'opérer – sans doute à l'intérieur d'Ad Lucem d'abord – mais, bien une rupture avec ce que j'y avais prêché *avant* ma conversion apostolique !

Mais c'étaient les derniers mots de sa lettre qui m'avaient apporté surtout une paix et une joie sans mélange : dans R.M.G., et par R.M.G., nous ne voulions que « servir l'Église dans la vérité et

l'obéissance à la sainte hiérarchie ». Et c'était bien cette conversion apostolique que j'allais pouvoir prêcher dans cette « retraite spirituelle interconfessionnelle » que nous venions de décider pour le mois d'août prochain, à l'institut Église et Monde de Driebergen.

L'obéissance me demandait maintenant de quitter la Hollande pour l'Angleterre.

C'est là que je connaîtrais ma première déception.

Le 1er mai, j'arrive à Londres, où m'attendaient Paul Guinness et Mlle Billecocq. Mais ma première visite devait être pour le cardinal de Westminster. Plus tard, je devais apprendre qu'au reçu de la lettre de notre cardinal, il avait voulu en parler à d'autres évêques catholiques anglais ; mais, dans cette première audience, il ne m'y fit aucune allusion. C'est lui qui prenait sa responsabilité.

A ma stupéfaction, il commença par me dire qu'il « n'avait pas besoin d'un prêtre du continent pour prendre des contacts avec des anglicans, surtout avec leurs chefs. » Je le priai alors de bien vouloir me considérer non comme un « citoyen français », mais comme un « prêtre de l'Église catholique », et qui, en Angleterre, voulait servir uniquement l'*Église*, et ne voulait le faire qu'« en plein accord avec la sainte hiérarchie » sur place. Le cardinal se tut quelques instants.

Je lui ajoutai alors : « Eminence, si vous le désirez, je veux bien prendre le bateau dès demain pour la France. »

« Je ne vous le demande pas, me répondit-il, mais je désire savoir ce que vous allez dire aux anglicans. »

Je m'y essayai. Mais j'avais l'impression que ma « conversion » à la vraie nature du royaume de Dieu, ne le touchait pas. Tout au plus avais-je réussi à éveiller sa curiosité.

Alors il m'avoua que dans quelques jours il devait partir pour les États-Unis, et me demanda de me mettre en rapport avec deux de ses amis : Monseigneur Craven, de Londres, et le révérend père Vernon Johnson, d'Oxford, à qui, me dit-il, « il donnerait des instructions ».

J'eus deux entretiens avec monseigneur Craven. Plus je lui parlais, plus il s'intéressait. Il percevait l'originalité, la nouveauté de cette base sur laquelle R.M.G. proposait plus qu'un rapprochement avec les chrétiens non catholiques ; mais une *communion* toute spirituelle sur l'authentique, essentiel et immuable objet de la foi dans le Christ et son Église. Je le désarmai. Mais il n'estimait pas pouvoir m'encourager. Quand je lui confiai mon intention d'aller d'abord me présenter à chaque évêque des divers diocèses catholiques où je me rendrais, il n'osa pas me le permettre. Je lui déclarai alors

que j'étais prêt à ne pas entreprendre cette tournée en Angleterre s'il le jugeait préférable. Je le soulageai aussitôt ; et il me déclara :

« Cette attitude de plus grande réserve jusqu'au retour du cardinal sera sans nul doute mieux jugée par celui-ci. »

Je ne pouvais plus que me rendre à Oxford, mais pour y voir seulement le révérend père Vernon Johnson qui me reçut et m'écouta fraternellement, sans vouloir non plus porter un jugement.

A mon retour à Londres, je revis monseigneur Craven et lui fis un compte rendu intégral de mon séjour. Il en fut surpris et si intéressé qu'il me conseilla de rédiger un rapport que nous remettrions au cardinal Griffin à son retour des États-Unis. Nous nous y attachâmes, et le révérend Guinness y prit une large part.

Allions-nous obtenir champ libre ? Allais-je pouvoir parcourir l'Angleterre avec l'accord de la sainte hiérarchie ?

Hélas ! Non.

Dès le retour du cardinal Griffin à Westminster, j'allai remettre mon rapport à son secrétariat. Le cardinal, à ma grande peine, me fait répondre par une fin de non-recevoir, « en s'appuyant », m'explique-t-on, « sur son entente avec plusieurs évêques des États-Unis, avec qui il s'était entretenu de ce nouveau mouvement »...

Et voilà que l'avant-veille de notre départ, je reçois une lettre du docteur Bell, de Chichester — dont j'avais dû jusque-là décliner plusieurs invitations — pour m'apprendre qu'il venait de voir le cardinal Griffin, que « tout était bien », et que donc il m'attendait. Aussitôt, je fais savoir au cardinal Griffin que « je ne veux pas voir le docteur Bell sans une approbation formelle de sa part ». Le cardinal me fait téléphoner (je recopie mon carnet) « qu'il me donne son accord, mais pas pour d'autres ».

Non seulement je devais définitivement renoncer à des réunions R.M.G. en Angleterre ; mais la porte de l'Amérique m'était déjà fermée !

Et pourtant, grâce à Dieu et à l'Esprit-Saint, ces cinq semaines passées en Angleterre n'avaient pas une conclusion négative. Elles avaient été remplies d'un encouragement positif.

C'est tout ce positif que je rapporterai maintenant.

Il tient en quatre points.

Le premier est mon entretien, dès le 7 mai, avec monseigneur Germanos. Comme exarque du patriarche orthodoxe de Constantinople pour l'Europe occidentale, il a, me confie-t-il, 60 000 fidèles sous sa juridiction.

Nous nous reconnaissons comme deux frères, et nous nous livrons mutuellement toute notre expérience apostolique. Lui-même a été, pendant vingt ans, le directeur du séminaire à Constantinople, et sa conviction la plus vive est que tous les chrétiens d'aujourd'hui ont d'abord besoin d'un dégagement terrestre et d'un approfondissement spirituel. Lui aussi aime à parler du royaume des cieux pour éviter de le confondre avec une réalisation socio-temporelle.

Ma mission l'intéresse beaucoup. Il la juge la plus opportune et la plus adaptée à la situation actuelle de l'Église et du monde. Il souhaite que je puisse me rendre à Constantinople avec mon équipe dirigeante. Il enverra volontiers mon message, et un rapport, qu'il me demande de rédiger, au patriarche ; et il y joindra une lettre personnelle.

Mais surtout il m'apprend que l'orientation présente du Conseil œcuménique des Églises est en train de devenir très « sociale », très orientée sur un « changement de ce monde » plus que sur la finalité essentielle de l'Église, qui est « le salut des âmes ». Il regrette la mise à l'écart du mouvement « *Faith and order* — Foi et Constitution — » qui était purement « d'Église ». Il en était le vice-président, et il s'y était fait déjà beaucoup de bien. Il y avait là, me précise-t-il, une préparation à l'unité universelle de l'Église. Avec la tendance nouvelle, patronnée par Visser t'Hooft, c'est une action « pour ce monde » qui se développera plutôt.

Nous communions pleinement ; et il sera très intéressé par les réalisations futures de R.M.G.

Le second encouragement est la suite des contacts que j'ai pu prendre à Londres avec les officiels français : le consul général d'abord, M. Gautier, mais surtout l'ambassadeur de France, M. Massigli. Celui-ci comprend parfaitement la distinction réelle des deux plans : politique et religieux. Et il est convaincu qu'indirectement sans doute, mais très efficacement, le développement de R.M.G. sur le plan universel aura une influence bienfaisante sur le rayonnement de la France dans le monde.

Sur sa suggestion, et avec l'accord du curé de l'église Notre-Dame de France, un père Mariste, on me demande de donner le panégyrique de Jeanne d'Arc le dimanche 12 mai, jour de sa première solennité après la guerre. Je m'y prépare en priant surtout, et je comprends que Dieu m'offre là une occasion providentielle pour livrer mon âme apostolique d'aujourd'hui.

Devant toutes les autorités et une église archi-pleine, je dévelop-

pe que ce jour est sans doute une fête nationale ; mais elle est surtout celle d'une fidélité jusqu'à la mort à une vocation divine spéciale, privilégiée, pour la France. La mission de Jeanne d'Arc, tout en s'appliquant sur un plan militaire, était surtout une mission spirituelle, divine. Dans son plan éternel, Dieu voulait que la France demeurât elle-même, afin de servir dans le monde entier la véritable et unique Église du Christ.

Il paraît que tout mon auditoire en fut tellement saisi que les 40 minutes que dura mon sermon lui parurent un quart d'heure ! N'était-ce pas une preuve que nous sommes parvenus à un temps où les esprits sont sensibles au « spirituel d'abord » ?

Et le troisième encouragement, le plus fort, est incontestablement l'entretien final qu'avec la permission exceptionnelle du cardinal Griffin, je pus avoir, à la veille de mon départ, avec l'évêque anglican de Chichester, le docteur George Bell.

Il nous avait invités pour toute la journée avec le révérend Paul Guinness, qui était déjà notre compagnon de route depuis Genève, et l'était devenu de plus en plus intimement depuis notre arrivée en Angleterre. Toutes les péripéties n'avaient fait que renforcer notre union.

Ce fut une journée de fête : pour nos cœurs, mais surtout pour nos âmes. J'avais l'impression qu'en parlant à une autorité religieuse anglicane, je les atteignais toutes. Notre entretien de plusieurs heures avant le repas fut, de leur avis, « passionnant », « déterminant ». Pour nos âmes catholiques romaines, qui pouvaient enfin se livrer à fond et laisser s'épancher tous leurs espoirs pour l'avenir, ce fut plus qu'un soulagement : une confirmation de notre vocation commune.

Le bouquet final, avant notre départ, vint encore ajouter à notre joie et notre reconnaissance à Dieu. En prenant son prêtre par les deux mains, tout en le tenant serré contre lui-même pour montrer l'affection qu'il lui portait et voulait comme étendre jusqu'à nous, l'évêque anglican déclara sur un ton presque solennel :

« Je libère le révérend Paul Guinness de tout ministère dans mon diocèse et de toute charge apostolique, et je le joins à vous pour tout ce que Dieu vous demande et vous demandera. »

Nous étions quatre qui ne faisions plus qu'un devant l'avenir : pour « l'Église d'abord ». Toutes les déceptions antérieures s'évanouissaient ; et la clôture de ce séjour ne m'apparut plus que comme une ouverture.

J'avais hâte maintenant de rentrer en France. J'aspirais à revoir

le cardinal Liénart ; mais surtout, et d'abord, à Paris, celui qui m'avait envoyé à Rome : le nonce, monseigneur Roncalli. J'avais quelque chose de spécial, et de marquant, à lui apporter.

Ma première visite fut pour lui.

Je lui rapportai tout : le négatif et le positif. Mais, tout particulièrement, je lui communiquai de vive voix l'accueil que j'avais reçu de son homologue à Londres : le délégué apostolique, monseigneur Godfrey.

Celui-ci m'avait accordé une audience le 23 mai. Il s'était souvenu de la visite que je lui avais rendue, en mai 1940, quand, débarqué de Dunkerque avec mon bateau de blessés, j'étais allé lui parler d'Ad Lucem et de la « Cité de Dieu aux dimensions du monde ». Il était heureux de me revoir et d'avoir des nouvelles de mon apostolat.

Il fut vivement intéressé par le récit de ma « conversion apostolique » qui avait décidé le cardinal Liénart à me séparer d'Ad Lucem. Et, à ma surprise, il fit spontanément le rapprochement avec l'attitude qu'avait prise le cardinal Liénart lui-même pendant l'occupation allemande, alors qu'à sa connaissance et à son profond regret, une partie du clergé français s'était plutôt engagé dans la Résistance. J'avais pu alors lui citer la parole d'un curé, que je connaissais bien, et qui était devenu le chef de la Résistance dans sa région. Il m'avait déclaré un jour : « Chassons d'abord les allemands, puis nous pourrons parler de Dieu ».

Aussi avais-je reçu également de lui, mais de lui seul, un vif encouragement pour ma mission présente. Et, depuis ce 23 mai, j'aspirais à redire au nonce de Paris la conclusion que le délégué apostolique de Londres m'avait exprimée ainsi : « Il est devenu nécessaire de dégager l'action propre de l'Église d'une action politique quelconque ».

Monseigneur Roncalli me répéta ce qu'il m'avait dit après la décision décevante du cardinal Liénart en mars 1945 : « Vous devez aller tout dire à Rome : à monseigneur Montini. »

Mais comme je lui parlai surtout de la Retraite spirituelle interconfessionnelle de Driebergen, il fut d'avis d'attendre le résultat de ces journées pour pouvoir en apporter davantage à Rome. Car j'avais d'abord à me rendre à Lille ; et, d'autre part, on me rappelait à Genève. Les derniers mots de monseigneur Roncalli se fixèrent en moi définitivement : « Continuez. Et tenez-moi au courant de votre "expérience apostolique œcuménique" ».

C'est la première fois que j'entendais cette dénomination. Désormais, je n'employai plus que celle-là.

Avant de partir pour Lille et Genève, j'avais une autre préoccupation à Paris, qui me semblait majeure. A Londres, je n'avais pris contact qu'avec le représentant du patriarche de Constantinople. Il me manquait de contacter celui de Moscou. Par mon cher père Séraphin, le vrai curé pasteur d'âmes, j'obtins une audience du Métropolite Euloge, l'évêque des russes rattachés à Moscou. Sa conquête était déjà faite par le père Séraphin. Il accéda de grand cœur à mon désir de faire parvenir mon message de février au patriarche Alexis de Moscou. Lui aussi, comme monseigneur Germanos, me promit de l'envoyer sans tarder avec une lettre personnelle, dans laquelle il exprimerait mon espoir de me rendre, avec mon équipe dirigeante, non seulement à Rome et à Genève, mais aussi, et surtout, à Moscou. L'appellation même de notre mouvement en formation — R.M.G. — l'exigeait.

A Lille, je trouvai mon cardinal, de plus en plus repris par Ad Lucem. Attentif au récit de toute mon activité en Hollande, frappé de l'attitude du cardinal Griffin, il m'avoua qu'il ne se reconnaissait pas le droit et n'avait pas le moyen de modifier l'attitude d'un cardinal ; mais qu'il me reverrait volontiers après nos journées d'étude et de spiritualité en Hollande qui lui semblaient bien amorcées. Quand je lui précisai que le cardinal d'Utrecht avait déjà désigné l'un de ses prêtres pour collaborer avec moi à ces journées spirituelles œcuméniques, je sentis que toute sa confiance était revenue.

Depuis que nous nous étions quittés, avant mon départ pour Genève et la Hollande, quelqu'un avait dû éveiller dans son esprit quelque doute quant à ma « conversion » opérée dans Ad Lucem. Etait-ce le docteur Aujoulat, le futur député et ministre ? Ou même son ami du séminaire Saint-Sulpice, l'ancien « sillonniste », devenu son secrétaire particulier ? Peu importe, me disais-je. Je n'avais plus qu'à regarder en avant, et appeler la Petite Thérèse à mon aide. Et, en effet, plus je parlais au cardinal Liénart, plus je compris qu'il recommençait à partager mon propre élan apostolique, surtout quand je lui rapportai mon audience récente au nonce, monseigneur Roncalli.

Lui aussi trouva qu'il valait mieux attendre le résultat de cette retraite spirituelle interconfessionnelle en Hollande, déjà fixée pour la fin août, avant d'envoyer un nouveau rapport à monseigneur Montini.

« Si la hiérarchie de ce pays est avec vous, me dit-il, vous réussirez. Préparez bien ces journées. Je demanderai tout spécialement à l'Esprit-Saint et à la Très Sainte Vierge de vous éclairer et de vous conduire. Ces

journées peuvent être décisives. Quand elles seront terminées, vous irez vous-même en porter le compte rendu à Rome. Monseigneur Monitini sera certainement heureux de vous revoir. »

Le 14 juin 1946, je retournai à Genève et y séjournai jusqu'au 4 juillet.

Là aussi, il y eut du négatif et du positif.

Le négatif fut la confidence que je reçus de plusieurs collaborateurs du docteur Visser't Hooft, le secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises, toujours « en formation », mais, me confièrent-ils, sur le point d'être définitivement déclaré, et de prendre son extension la plus universelle. Eux-mêmes étaient restés très impressionnés par les entretiens que nous avions eus en février ; mais ils tenaient à me faire savoir, en secret, que le mouvement « *Life and Work* – Vie et travail » était devenu de plus en plus dominant, et que, pratiquement, le mouvement « *Faith and order* – Foi et Constitution » était éliminé.

Le positif fut la conclusion que notre équipe intime des quatre dirigeants de R.M.G. avait à en tirer. Nous devions, de notre côté, insister de plus en plus sur le caractère spirituel, proprement « d'Église », du mouvement R.M.G. Sur ce point, avec le révérend Guinness et Nicolas Poltorazky, nous nous sentions de plus en plus « un », et de plus en plus fermes. Notre mot d'ordre, celui qui devait être d'abord, pour chacun de nous, notre directive de vie personnelle, pour en devenir ensemble des « apôtres » de plus en plus rayonnants, était désormais : « *Église d'abord* ».

Chapitre II

LES JOURNÉES DE DRIEBERGEN

Ces journées de Driebergen, dont la préparation avait été le principal objet de mes études personnelles, de nos entretiens communs et de mes correspondances depuis ce second séjour à Genève, furent incontestablement le moment culminant de R.M.G. Toute la suite historique de mon témoignage le montrera.

Il y eut là, du 25 au 31 août, réunis par l'abbé Van de Pol et le docteur Boerwinkel, ayant agi en pleine communion, 17 participants : catholiques, vieux-catholiques, anglicans et protestants. Chacun d'eux s'y trouvait à titre personnel. Aucun n'y participe à titre représentatif d'Église ou de mouvement particulier, mais plusieurs d'entre eux y occupent des postes d'influence.

Notre quator fut l'âme active de ces journées, et surtout dans les entretiens particuliers qui se tenaient... et se prolongeaient entre nos réunions d'ensemble.

Il ne s'y organisa aucun culte commun, mais chaque journée commençait et s'achevait par une méditation en commun sur un texte du Nouveau Testament.

Le thème de nos conférences fut la « conversion apostolique » qui est à la base de R.M.G., et qui doit être proposé à tous les chrétiens du monde, aujourd'hui.

L'heure de l'histoire humaine est venue pour tous ceux qui ont la foi dans le Christ Sauveur de toute l'humanité de se retrouver, de se réunir et d'agir d'abord sur le vrai et unique plan du royaume de Dieu, qui n'est pas, qui n'est plus et ne peut plus être celui d'une chrétienté, c'est-à-dire d'une société politique chrétienne, mais celui du Christ lui-même, Fils unique et éternel de Dieu, venu parler, souffrir et mourir, mais ressusciter, le 3e jour après son ensevelissement, avant de remonter dans la gloire éternelle de Dieu, jusqu'à ce qu'il revienne à la fin de ce monde présent et passager, et y remonter avec le plus grand nombre possible d'hommes.

C'est l'heure d'une conversion générale à l'authentique royaume de Dieu, qui n'est pas de ce monde, mais le royaume des Cieux.

Le monde d'aujourd'hui en a besoin. Cette conversion lui est indispensable, même pour sauvegarder et étendre la paix dans ce monde lui-même, et pour y assurer le meilleur développement, un développement pacifique, de tous les peuples répandus sur la terre. Mais cette paix sur le plan terrestre — sur le plan temporel — ne pourra être qu'un effet du rassemblement préalable de tous les croyants au Christ.

Tous les problèmes vont devenir de plus en plus universels. Seule, donc, l'unité retrouvée entre tous les chrétiens du monde apportera la solution efficace à tous les problèmes qui se posent, et se poseront de plus en plus, à toute l'humanité.

Cette unité de foi et de vie ne pourra se réaliser que sur le plan propre du royaume des Cieux, qui est le plan propre de l'Église. « Église d'abord » doit devenir le mot d'ordre de tous les chrétiens. C'est précisément, c'est uniquement, la perspective, l'espérance de la plus grande Église avant son achèvement terrestre qui, seule, refera cette unité de tous les disciples du Christ, et qui, en conséquence, comme un fruit de leur authentique vie évangélique commune, vécue à travers tous les peuples de la terre, assurera la paix et la continuité de ce monde lui-même.

C'est pourquoi, par cette « conversion apostolique » le mouvement R.M.G. est premièrement, essentiellement, un mouvement pour la plénitude de l'Église du Christ.

Voici d'ailleurs le texte intégral du résumé des deux principales conférences, la 2e et la 3e, données le mercredi 28 août, tel que j'avais voulu l'écrire avant de me présenter devant mon auditoire.

EN QUOI CONSISTE CETTE CONVERSION DANS CHAQUE CHRÉTIEN ?

1. Ce que n'est pas cette conversion

1. *N'est pas du tout un désintéressement de ce monde...*

N'a *rien* du désintéressement de ce monde...

N'est pas un piétisme qui nous séparerait de l'humain.

N'est pas une complaisance religieuse dans Vérité, dans Vie divine, dans vie spirituelle dégagée de ce monde, une sorte de perfection de l'art et culture qui laisserait ce monde rouler et se perdre.

Le Christ est venu pour sauver le monde, non pour le juger et nous, en voulant le vivre davantage, nous ne voudrions pas sauver le monde ?

Il y a 2 amours, 2 mouvements dans son cœur, dans son âme humaine : l'amour du Père, l'amour des hommes ; et ces deux amours sont inséparables, ces deux mouvements sont les deux épanchements d'un même amour... : amour du Père puisqu'il est tout ordonné au Père ; il n'a pas de personnalité humaine propre : voilà le Fils, voilà le Christ ; amour des hommes : puisqu'il est envoyé pour accomplir mission, œuvre données par le Père. Cette œuvre c'est le retour des hommes dans le sein du Père...

Alors, comment nous désintéresserions-nous des hommes, du monde d'aujourd'hui où nous sommes appelés à vivre le Christ ? (Amour du cardinal Liénart pour notre temps, son mot : « Il nous manque d'avoir la hantise des autres »).

Nous devons être plus préoccupés de ceux qui ne sont pas avec nous, qui ne sont pas dans la ligne du salut, qui n'ont pas encore « entendu » la grande nouvelle : l'Évangile.

Donc, cette conversion reste une présence et un engagement.

Une des choses qui a manqué dans ces derniers siècles, c'est qu'on s'est retiré dans une tour d'ivoire... Il peut y avoir ainsi une fausse contemplation, car la véritable union à Dieu est dans tout le réel...

Cette conversion comporte un puissant dynamisme : celui de tout chrétien. Nous sommes les seuls à ne jamais être embourgeoisés, toujours insatisfaits et jamais déçus. (Ceci serait à dire aux communistes). Pour soutenir ses efforts et ses espoirs terrestres, l'humanité a besoin d'une tendance et d'une espérance qui dépasse cette terre.

On a parlé du messianisme des Juifs comme d'un élément transformateur et progressiste de ce monde. Combien le ferment des chrétiens est autrement puissant ! (Dans le tableau graphique : les Juifs sont partout, comme ombre du Royaume de Dieu, comme infra-Église, comme mixture du temporel et spirituel... ; peuple juif, cause des souffrances et de troubles pour l'humanité. Ce problème demeurera tant qu'il n'y aura pas de réunion de l'ombre avec le soleil. Ils sont toujours un ferment pour servir le plan de Dieu, mais surtout à la fin. Saint Paul dit : après perversion des Juifs conversion des gentils, après perversion des gentils, conversion des Juifs).

Cette conversion au plan du royaume des Cieux comporte donc l'intention de sauver ce monde (non pas un pays, « son » pays : la France ou la Hollande ou l'Europe... Nous sommes au moment privilégié où tout le monde est malade et ne pourra se sauver qu'en même temps).

Mais, remarquez-le bien (ceci est capital) le salut de ce monde (au sens de son salut temporel) n'est pas poursuivi dans cette conversion comme un but,

pas comme la fin,

mais comme un effet.

Cette conversion n'est pas un moyen de sauver le monde mais la condition pour que ce monde soit aussi sauvé temporellement.

Autrement ce serait remettre la Cité céleste au service de la Cité terrestre.

Ce monde ne reprendra quelque forme que s'il se remet (le monde entier) sous la subordination de la Cité céleste.

Ceci c'est la condition.

Mais la fin de la Cité de Dieu, ne l'oublions jamais, c'est Dieu lui-même... *Civitas Dei quae est Ecclesia*, saint Augustin (repris par Léon XIII dans une de ses encycliques)... Nous devons prévenir nos frères qui travaillent à refaire ce monde sur le plan temporel et politique : faites ce que vous pouvez, oui ; remédiez aux misères, c'est bien ; mais sachez que vous n'arriverez pas à faire quelque chose de constructif sans l'établissement d'une relation vivante de subordination (sous une forme ou une autre) entre ce monde et Dieu. Si nous ne parlions pas ainsi, nous serions comme un médecin devant un mourant et qui possède le secret de le sauver mais qui ne le livrerait pas.

2. *N'est pas non plus la simple conversion chrétienne.*

N'est pas conversion à des vertus particulières (ivrogne à tempérance, paresseux au travail...).